

où reposait Marie-Jeanne qui n'était pas encore relevée de ses couches, un joli berceau dans lequel reposait, étrangère à tous ces bruits, ignorant tous ces malheurs, la charmante petite Jeanne dont on fêlait la naissance.

Le chef des agents appela deux hommes et, désignant ces derniers meubles qu'on eût cru sacrés :

— Emportez toute cette literie, commanda-t-il. Une paille suffira au coucher de toute la famille.

En voyant les agents s'approcher du lit de sa femme, du berceau de son enfant pour exécuter ces ordres barbares, Du Cantel poussa un rugissement terrible.

Sautant sur un des fusils que les soldats avaient mis en faisceau, il l'arma, visa l'agent et fit feu, puis se servant de la crosse de son arme comme d'une massue, il abattit tout ce qui se trouva autour de lui.

Avant que les soldats, en train de festoyer dans la cour, soient revenus de leur surprise et volent au secours des agents, Du Cantel, qui s'est débarrassé des trois hommes qui l'entourent, ferme la porte de la chambre et la barricade avec le bois de lit et quelques meubles.

Puis, s'adressant à sa femme, tandis que les soldats heurtent violemment la porte :

— Marie-Jeanne, il te faut à cette heure un grand courage ; ramasse tes forces, prends notre enfant, et fuis. La fenêtre n'est pas gardée. La nuit tombe ; vous pourrez échapper ; je vais, en attendant, amuser quelque temps ces bandits. La forêt n'est pas loin ; dans une heure je vous rejoindrai.

— Mais si l'on te tue !...

— Ne crains rien ; ils ont bu ; la plupart sont ivres ; j'ai du courage, je suis fort. Il faut que je vive pour vous. Pars vite !

Marie-Jeanne, tout affaiblie qu'elle fût, trouva assez d'énergie et de force pour suivre les ordres de son mari.

Il s'agissait du reste de sauver son enfant. Elle connaissait la sauvage férocité des soldats du fisc qui auraient vengé, aussi bien sur une frêle créature que sur un homme, la mort de leurs camarades.

La pièce était au rez-de-chaussée, donnant sur une petite cour de derrière.

La jeune femme, chargée de son précieux fardeau, put s'esquiver à la faveur de la nuit et grâce à un pli de terrain qui se creusait depuis la chaumière jusqu'à un sentier qui menait au bois.

Pendant ce temps, les soldats assaillaient avec rage la porte derrière laquelle Du Cantel s'était retranché !

Celui-ci ne pouvait pas espérer pouvoir tenir longtemps contre une troupe assez nombreuse et bien armée.

Mais quelques minutes gagnées étaient pour lui le salut.

Au moment où la porte allait fléchir, le fermier mit le feu à l'amoncellement de meubles qu'il avait formé.

Et lorsque les panneaux brûlés volèrent en éclats, les soldats se trouvèrent en présence d'une fournaise.

Du Cantel avait disparu.

Quand les soldats, après avoir éteint l'incendie, purent pénétrer dans la pièce, ils n'y trouvèrent que les cadavres à demi carbonisés de leur chef et de deux agents.

La troupe se répandit aussitôt dans la campagne, fouillant les alentours en tous sens.

Des coups de feu retentirent à droite et à gauche, jusqu'à une heure assez avancée de la soirée. Mais les soldats, tirant sans ordre et sans précaution, ne parvinrent à atteindre que d'innocents animaux effarés par ces bruits, ou qu'à se blesser eux-mêmes, en courant à travers les ombres de la nuit.

La rage de leur déconvenue se déversa le lendemain sur d'autres malheureuses victimes.

CHAPITRE XIII

Les fugitifs.

Si Marie-Jeanne avait consenti à fuir, laissant son mari exposé aux fureurs des soldats de la gabelle, c'était pour sauver son enfant.

Seule, elle fût restée auprès de celui qui en ce moment se dévouait pour elle, et elle fût morte à ses côtés, plutôt que de l'abandonner dans cette lutte suprême.

Mais le cœur de la mère imposait silence au cœur de l'épouse.

Marie-Jeanne connaissait du reste la force et la prudence de Du Cantel, elle avait confiance en lui et ne doutait pas de le voir venir les rejoindre bientôt, elle et sa fille, dans les bois qui avoisinaient alors Malou-nay.

Elle s'était emparée à la hâte de quelques hardes, avait jeté quelques provisions dans un panier, pris son enfant dans ses bras, et avait enjambé la fenêtre, soutenue par son mari qui, avant de la laisser partir, lui donna un long baiser et embrassa, le cœur serré, sa jolie petite Jeannette, tout en disant pour rassurer sa jeune femme éperdue :

— Ce n'est pas un baiser d'adieu, car je vais vous revoir.

Il eut la force de dévorer les larmes qu'amenait à ses yeux cette séparation provoquée par de si terribles circonstances, et la vaillante Marie-Jeanne, pour ne pas amollir son courage, lui cacha les poignantes appréhensions qui torturaient son âme.

Elle se glissa dans le pli de terrain qui formait, à partir de sa chaumière, une sorte de ravin à travers la campagne. Affaiblie par son état maladif, tourmentée de craintes cruelles, elle s'arrêta souvent dans sa route, tournant ses yeux éplorés vers sa demeure, hier si vivante et si paisible, aujourd'hui livrée à la rapine et à la férocité des agents du fisc. Dans cette maison, nid de ses amours, elle laissait, exposée au sort le plus affreux, la moitié d'elle-même, son doux et bon Noël qu'elle aimait tant, son Noël, toute sa vie, tout l'amour de son cœur, son appui, le soutien de son enfant.

Il lui arrivait des clameurs confuses qui la faisaient tressaillir et qui la remplissaient de terreur.

Pâle épuisée, essoufflée, fléchissant sous la fatigue et sous la douleur, elle s'assit au bord d'un sentier, apaisant contre son sein son enfant qui pleurait et essuyant la sueur qui coulait de son front et inondait son visage.

Elle était alors loin de sa maison ; aucun bruit distinct ne pouvait parvenir jusqu'à elle. Le silence régnait autour du lieu désert où elle se trouvait et l'ombre de la nuit lui voilait l'horizon.